

était servi de la même manière qu'aux diners de table d'hôte sur le continent. C'est une erreur. A l'hôtel de la 5e avenue, le déjeuner est servi de six à sept heures; un lunch, de une heure à deux heures; le dîner de cinq heures et demie à neuf heures et le souper de neuf heures à minuit. La carte de tous les repas à l'hôtel de la 5e avenue est très variée et sur une large échelle; la difficulté la plus grande surtout au déjeuner, est de choisir la viande dans cette immense quantité indiquée sur la carte des mets.

Je termine ici ce que j'ai à dire sur l'hôtel de la 5e avenue, actuellement le premier hôtel de New-York; il y a seulement vingt ans, le site sur lequel il est construit, dans Broadway, était occupé par un petit cottage.

FAITS DIVERS.

On lit dans le *Courrier du Havre*, du 22 août :

La musique de la garde républicaine est arrivée aujourd'hui au Havre.

Depuis deux mois elle a vécu au milieu des ovations new-yorkaises, et l'on sait ce qu'est l'enthousiasme américain.

Nos braves les plus frénétiques ne peuvent en donner une idée.

Le Français applaudit; l'Américain trépigne. Mais est-ce bien dans la violence de l'expression que réside l'enthousiasme le plus cher au cœur de l'artiste.

Nous ne le pensons pas. Telle manifestation cordiale et franche, à degré égal de cordialité, sera toujours, certes, préférée, surtout par des Français, à ces déchainements vertigineux, de hurrahs et de trépignements si en faveur de l'autre côté de l'Atlantique.

Quel que soit donc le succès, ou mieux le triomphe dans le Nouveau-Monde, de la musique de la garde républicaine française, nous sommes bien persuadés que le souvenir de la réception du Havre restera fidèlement gravé dans sa mémoire.

D'abord cette réception avait le charme de la nationalité, et les braves de nos compatriotes sont toujours meilleurs que ceux de l'étranger, quelque soin que notre cosmopolitisme mette à rechercher ceux-ci.

Puis, il y a un charme particulier dans l'éloge discret qui, nous le répétons, vaut toujours mieux pour les Français que les explosions bruyantes de l'enthousiasme.

Les cris assourdissants ne sont pas la plus flatteuse ovation qui puisse aller droit au cœur des Français. Toute nation polie n'aime guère l'éclat du tapage.

Le ciel était gris, l'horizon légèrement estompé de petits nuages. Mais le cadre ne nuisait pas au tableau, fort animé par la foule colossale qui se pressait sur la jetée à onze heures et demie.

Sans hyperbole, on peut dire que tout le Havre était là. Jamais nous n'avions vu pareille affluence sur notre première avant-scène maritime.

On lit dans le même journal :

L'hydrophobie, qui a si douloureusement marqué au Havre l'année 1872, avait motivé, comme on sait, des mesures strictes, prises par les soins de l'administration municipale et rigoureusement observées.

Malheureusement, dans les environs du Havre, les précautions n'ont pas été aussi bien réglées, et un épouvantable malheur vient d'affliger une honorable famille de Gravelle-Saintes-Honorine.

Mordu à la jambe le 13 juillet par son chien, qu'il voulait mettre à la chaîne, le jeune Pierre Lanchard, âgé de 11 ans, demeurant rue Lanchard, a été pris dimanche 19 août d'un violent mal de tête. On fit venir un médecin qui, ayant eu connaissance de la morsure, précéda à une cautérisation immédiate. Les premiers symptômes du mal ne laissant aucun doute, l'enfant fut transporté à l'hospice.

Le pauvre petit garçon est mort cette nuit; sa petite sœur, âgée de trois, a été également poursuivie par le chien, mais elle n'a pas été mordue, l'épaisseur de ses chaussures l'ayant complètement préservée.

Où et comment ce chien peut-il avoir été atteint d'hydrophobie.

On ne saurait évidemment négliger d'ouvrir une minutieuse enquête à ce sujet dans la commune de Gravelle-Sainte-Honorine.

L'hydrophobie ne fait pas seulement des ravages dans nos contrées: une ouvrière de la rue de la Petite-Chartreuse, à Rouen, a été mordue dimanche par un chien appartenant à une voisine.

Le lendemain, c'était le tour de sa petite sœur, qui était mordue en même temps qu'un petit garçon de huit ans, avec lequel elle jouait.

L'animal a été abattu, et il résulte de la déclaration de M. Philippe, vétérinaire, qu'il était atteint d'hydrophobie.

On a dû abattre aussi deux chats qui avaient été mordus.

On écrit de Toulon :

Un brick de commerce français, le *Golfe-Jouan*, capitaine Corbonnel, venant d'Alger, en destination d'Antibes, est entré hier, en relâche, sur rade et Toulon, pour débarquer le corps d'un passager, mort de joie et d'émotion en revoyant les côtes de France.

C'était un vieux brigadier des douanes qui, admis à la retraite, après 25 ans de services en Algérie, venait finir ses jours dans le pays natal, qu'il n'avait plus revu depuis 1830.

Le bâtiment, refoulé par un coup de vent d'est, n'ayant pu attraper le port d'Antibes, fuyait devant le temps à proximité du littoral, et c'est en voyant défiler ce panorama, en reconnaissant ces sites et ces localités qui lui rappelaient des souvenirs de jeunesse, que le pauvre douanier a éprouvé une syncope mortelle en apercevant le clocher de son village.

Le capitaine du navire a tenu à rendre les honneurs funèbres à cet ancien serviteur, victime d'un amour par trop exagéré de la patrie et du toit paternel.

UN MAÎTRE PEINTRE ET VITRIER.—M. Lecaire vient de mourir à Paris. Son histoire peut servir à résoudre quelques incognus du problème suivant auquel les économistes ont donné tant de solutions, la plupart du temps impraticables: "de quelle manière établir les rapports justes et convenables entre le capital et le travail."—Pendant près de trente ans, M. Lecaire n'a pas employé moins de cinq cents hommes et tous ont été parfaitement satisfaits de leurs salaires et de leurs bénéfices. M. Lecaire associait ses employés aux bénéfices de sa maison. En même temps, sachant que ses employés, ne possédant pas de capital, ne pourraient supporter les pertes auxquelles le commerce est si souvent exposé, cet industriel pensa qu'il était indispensable d'assurer leur existence aussi bien que celle de

leurs familles et de faire en sorte que le prix de leur ouvrage ne pût être exposé aux risques de la spéculation. C'est pourquoi M. Lecaire ordonna qu'après chaque jour de travail, chacun de ses ouvriers reçut un salaire proportionné à ses services.

C'est en 1842 que M. Lecaire, tout en donnant un salaire à ses employés, commença à les faire partager dans les bénéfices de son commerce. A la fin de chaque année il réunissait tous ses ouvriers, leur montrait les livres de sa maison, leur faisait constater les bénéfices exacts qu'il avait réalisés et leur partageait ces bénéfices. Du moment que M. Lecaire adopta ce système, il constata que ses employés travaillaient beaucoup mieux: en effet, ils se trouvaient propriétaires, et partant, plus intéressés. Les affaires de l'établissement prirent un essor considérable, et l'on remarqua bientôt des signes évidents de richesse et de prospérité chez ceux qui travaillaient dans cet établissement.

Il y a quelques mois, M. Lecaire, sentant sa fin prochaine, voulut compléter son œuvre en établissant la proportion suivante quant à l'emploi des bénéfices de sa maison: 25 pour cent à être ajouté au capital; 50 pour cent à être distribués aux ouvriers et 25 pour cent pour les malades et pour ceux qui, sur leurs vieux jours, avaient droit à des pensions.

M. Lecaire est mort il y a environ un mois et son établissement est maintenant administré par M. Charles Robert, ex-conseiller d'Etat et secrétaire au ministère de l'instruction publique. L'an dernier, la maison Lecaire a réalisé \$25,000,00 de bénéfice. Cette somme a été partagée comme ci-dessus établi.

On lit dans le *Times* de Londres :

Le mariage de Napoléon-Hugues-Charles-Marie-Ghislani-Maret, Marquis de Bassano, avec Mlle. Marie-Anne-Claire Symes, dame catholique très riche, a eu lieu hier, à la Cathédrale de Kensington. Le Très-Révérénd Monsignor Capel présidait la cérémonie. Les assistants étaient choisis parmi l'aristocratie et parmi eux, on remarquait le Duc de Bassano (père du marié, et chambellan de Sa Majesté l'Empereur de France), Baron d'Hooghvorst, Baron E. d'Hooghvorst, Marquis d'Espeuilles, Lord Ashburton, M. Therould et M. et Mme. Cuvillier, M. et Mme. Erichsen, M. et Mme. Fraser, M. Price et M. Gordon. La décoration intérieure de l'Eglise était des plus somptueuses. Le grand autel était chargé de fleurs. L'illustre époux fit son entrée à 11 heures et alla s'agenouiller sur le prie-Dieu placé au fond du sanctuaire. Un quart d'heure après, l'épouse accompagnée de M. Cuvillier, alla prendre place à côté du futur conjoint. Elle était richement vêtue en soie blanche, et un long voile retenu sur sa tête par une magnifique couronne de fleurs, descendait jusqu'à terre. Monsignor Capel revêtu de ses insignes sacerdotaux officia, assisté des Révds. Père Foley et Tylee. Après la cérémonie du mariage, Sa Grandeur célébra une messe basse pontificale, et adressa quelques mots aux nouveaux mariés et leur donna la bénédiction papale qu'ils avaient eux-mêmes réclamée. Pendant la cérémonie du mariage, M. Sutton Swaby, l'organiste de la Cathédrale a joué différents morceaux de musique de sa propre composition, et plusieurs autres de Mozart, Wely, etc. L'acte du mariage fut signé dans la Chapelle du Sacré-Cœur, et attesté par le duc de Bassano, par M. et Mme Cuvillier, M. Erichsen et le Baron d'Hooghvorst. La cérémonie terminée, on alla prendre le goûter à la résidence de la mariée.

Les tribunaux sont saisis d'un procès qui ne manquera pas d'intérêt.

En voici l'origine singulière :

Il y a environ deux mois, dans un café, M. C...., riche négociant, endosse, par inadvertance, le par-dessus de son ami A....

Ne s'apercevant pas tout de suite de sa méprise, ce vêtement étant semblable au sien, il tâte machinalement les poches et met la main sur un portefeuille qui naturellement ne lui appartenait pas.

Il l'ouvre, pour voir d'où il provenait, et le premier objet qui s'offre à sa vue est une lettre de sa femme.

Très intrigué, il se livre à un rapide examen qui lui fait reconnaître l'erreur qu'il a commise.

Il s'empresse de la réparer sans toucher à rien, et sans souffler un mot à son ami qui, occupé à jouer, ne s'est pas aperçu de ce qui se passait.

Comme ce dernier lui avait annoncé qu'il partait le soir même pour la Belgique, il lui fait ses adieux et le quitte, bien décidé à connaître les causes et la nature d'une correspondance dont il était loin de se douter, ayant toujours eu une entière confiance en son ami et en sa femme, qui est jeune et jolie, et mère de deux enfants.

Pour arriver à ses fins, il emploie le moyen familial à tous les maris jaloux.

Il fait lui-même les préparatifs d'un long voyage et feint de partir avec ses malles, après avoir embrassé tendrement l'épouse dont il soupçonne la fidélité.

Il s'assure tout d'abord que son rival n'a pas quitté Paris, il le suit à la piste, sans être remarqué, à l'aide d'un déguisement qui le rend méconnaissable et, au bout de quelques jours d'une surveillance incessante, il acquiert la triste certitude qu'il est trompé par la mère de ses enfants et celui qu'il considérait comme un frère.

Au lieu de se faire justice lui-même, suivant un exemple récent, il a prévenu le commissaire de police de son quartier qui, après en avoir référé au parquet, a constaté le délit d'adultère.

Il y a quelques années, la dame veuve Martel, demeurant rue de la Douane, 40, succombait aux tortures d'une maladie étrange que la science avait été impuissante à définir; pourtant le sentiment général fut que la veuve Martel avait été empoisonnée.

Les soupçons se portèrent tout d'abord sur l'amant de la veuve, un sieur D.... ouvrier batteur d'or, qui vivait maritalement avec elle depuis plusieurs années. Il fut arrêté, et une instruction laborieuse fut faite. Au bout de deux mois, les preuves manquant contre l'inculpé, on la relaxa.

Un seul homme était resté convaincu de la culpabilité de D.... C'était un nommé P.... brigadier au service de la sûreté. Dans les moments de repos que lui laissait son service, P.... s'était mis à "filer" le batteur d'or.

Il espérait toujours découvrir une trace, un indice, un rien. Ses poursuites furent une longue suite de ruses dignes des policiers d'Emile Gaboriau.

Il était parvenu à connaître D.... il était entré en quelque sorte dans sa vie, passait le plus de temps possible à ses côtés, attendant avec une impatience passionnée le moment où le coupable, dans un moment d'oubli, laisserait tomber des lèvres une parole d'aveu.

Hier, l'agent accompagnait l'ouvrier dans un café de la rue

Charlot, D.... but plus que de coutume. P.... n'eut pas de peine à amener la conversation sur l'événement de la rue de la Douane. L'ouvrier se laissa aller à des confidences: il parla de l'aisance dans laquelle vivait la veuve Martel, des valeurs qu'elle possédait, etc.

A ce moment, un marchand d'oiseau entra et offrit deux corbeaux aux consommateurs.

D.... regarda les oiseaux sombres et dit :

—Quand j'ai tué la Martel, il en est venu deux comme ça sur la fenêtre.

Puis épouvanté de ce qu'il venait de dire, il pâlit, poussa un grand cri et tomba comme une masse.

C'est dans le bureau du commissaire de police qu'il reprit ses sens. Il fit presque aussitôt les aveux les plus complets, préférant la mort, disait-il, aux souffrances que lui faisaient endurer ses remords.

C'est le brigadier... qui est content.

Les victimes de la foudre :

La foudre tue en moyenne 90 personnes par an sur la surface de la France.

Les chiffres relevés par le ministère de la justice, de 1835 à 1870, s'élèvent à 2,988. En leur ajoutant le nombre proportionnel de 86 décès pour la Savoie, omise jusqu'en 1861, on trouve pour la France entière un total de 3,074 décès par fulguration.

Ce nombre de personnes tuées raide doit porter le chiffre des blessés à plus de 10,000.

Le département où il y a eu le moins de victimes est l'Orne (7). Celui qui en a eu le plus est le Puy-de-Dôme (105).

Statistique des cafés de Paris.

Il résulte d'un récent travail de statistique qu'il y a en ce moment dans Paris 3,785 établissements de limonadiers, dont 20 spécialement consacrés à la confection des glaces, sorbets, bombes, etc., pour repas et soirées. Il y a, en outre, 72 cafés concerts.

Les cafés proprement dits occupent de huit à dix mille personnes et leur chiffre de recettes s'élève communément à cent vingt millions de francs !

Les quartiers où ces établissements sont en plus grand nombre sont les boulevards, les Halles Centrales, le Palais Royal, etc. Sur la ligne des boulevards, de la Bastille à la Madeleine, on en compte 142; le boulevard de Strasbourg en possède 12, et le boulevard Sébastopol 14.

Après les grands cafés en renom que tout le monde connaît, ceux qui font les meilleures affaires ne sont pas dans les quartiers somptueux; ils sont situés dans la Villette, près du marché aux bestiaux et aux abords de la halle aux farines.

Dans un grand nombre de cafés, le salaire des garçons est payé par les consommateurs à l'aide de ce qu'on appelle les "pourboires." Le montant des pourboires donnés dans les 8,785 cafés de Paris peut être évalué à deux millions de francs par an.

Deux millions donnés bénévolement par le public, sou à sou, pour se conformer à un usage absurde, mais qui, à cause de cette absurdité même résistera probablement à toutes les attaques.

VARIÉTÉS.

Dans la rue un gamin aborde un passant et lui demande en pleurnichant :

— Un petit sou pour le pauvre aveugle !

— Et où est-il ton aveugle ?

— M'sieu, il est là-bas qui regarde les images !

— Au bain de mer. Echo de la plage de Trouville. Entre deux baigneuses :

— Ton costume est tout déchiré.

— C'est la lame qui a usé mon fourreau.

Dans une auberge de province, deux Auvergnats, le père et le fils, sont attablés ensemble, en train de déjeuner copieusement.

En découpant une volaille, le fils laisse tomber sur le parquet une cuisse destinée à papa.

— Ah ! fouchtra ! fait-celui-ci, Ajor va gober ma cuiche, mon fieu !

— As pas pur, papa, répond le fieu, j'ai le pied dechus !

Une anecdote judiciaire et patriotique nous est apportée de Mulhouse :

Un industriel de cette ville, M. F... M.... comparait comme témoin devant le tribunal prussien.

Interrogé en allemand, M. M.... ne souffle mot.

— Quelle langue parlez-vous donc ? lui demande le président.

— Je parle anglais à ma femme, répond fièrement notre compatriote, français à mes enfants, et allemand à mes chiens !

Applaudissements frénétiques dans l'auditoire.

Coût de cette expansion de patriotisme: 48 heures de prison.

Ce n'est vraiment pas cher.

A la Correctionnelle :

On mène un individu accusé d'avoir volé une montre de peu de valeur, au reste.

—Prévenu, vous savez les faits qui vous sont reprochés ?

—Oui, mon président.

—Vous avez à répondre à une accusation de vol.

—Oh ! mon président, vous exagérez, ce n'est pas un vol.

—Comment ?

—Le plaignant a reconnu lui-même que sa montre n'était pas un objet de *pris*.

Il vient de mourir à Paris un homme renommé pour son inexactitude.

Quand on l'invitait à dîner pour cinq heures, il arrivait à six.... le lendemain.

Le jour de sa mort, un de ses amis reçut une lettre de faire part: " Vous êtes prié d'assister aux convois, service, etc.... qui auront lieu demain matin, à dix heures précises...."

L'ami se dit :

—A dix heures précises !...je n'irai qu'à midi. Et même je suis bien sûr qu'il ne sera pas encore là !

La coqueluche est traitée avec succès par le sirop composé Hypophosphites de Fellows. On guérit en quelques jours les cas les plus difficiles.